

# Le traitement de la métaphore chez John Searle. Analyse et critique.

ALEXANDRE PAQUET, *Université Laval*

RÉSUMÉ : Le présent texte vise à exposer la pensée d'un auteur important de la tradition en philosophie du langage, John Searle, en rappelant les différents points de son explication sur l'usage de la métaphore. Il vise plus particulièrement à aborder de manière critique sa méthode d'analyse quant à ce procédé littéraire. On y retrouvera une exposition de sa propre théorie et de sa méthode d'évaluation des métaphores. Les problèmes de cette matrice évaluative seront soulevés et une solution sera suggérée.

## *1. Introduction*

Qui s'enquiert de la philosophie du langage selon une progression historique sera premièrement confronté à des réflexions de nature sémantique. Ce n'est que plus tardivement que la philosophie analytique s'est aussi intéressée à la pragmatique, l'usage du langage par les locuteurs.

Ce texte illustre cette évolution historique et s'y plonge en orientant son propos autour d'un type d'énonciation précis : la métaphore. En effet, il apparaîtra clair que la compréhension de cette figure littéraire ne peut être achevée par une analyse sémantique. Plusieurs philosophes ont tenté d'expliquer son fonctionnement et les modalités de sa compréhension. Nous aborderons ici la théorie de John Searle, exposée dans son texte<sup>1</sup>.

Notre développement progressera selon la planification suivante : nous exposerons d'abord l'introduction au problème opérée par l'auteur lui-même. Ensuite, nous traiterons de sa théorie explicative du fonctionnement et de la compréhension

des métaphores, puis des conséquences de cette dernière, soit son prolongement dans une matrice évaluative élaborée par Searle. Enfin, nous tenterons de montrer comment la dimension évaluative de la théorie searléenne au sujet des métaphores expose ses propres lacunes et son incapacité à comprendre ce qu'est la métaphore fondamentalement. Le texte se conclura sur une lecture alternative et originale du problème.

### *2.1. Introduction de la problématique.*

Searle commence son texte en posant une série de questions au sujet de la métaphore. Celle qui ressort initialement comme étant la plus importante est la suivante : « Comment fonctionne la métaphore [?]<sup>2</sup> ». Cette question guide le premier développement de Searle, mais l'enquête sur le fonctionnement de la métaphore est immédiatement mise en suspens puisque Searle doit développer une réflexion préliminaire générale qui mettra en lumière les conditions de possibilité d'une métaphore.

Cette réflexion préliminaire peut être résumée de la manière suivante : il est peu problématique de convenir que la métaphore soit identifiée comme un certain type d'énonciation particulier. Searle distingue deux types d'énonciations ; les unes sont littérales, les autres non-littérales. Elles diffèrent en ce que les premières laissent transparaître une convergence, voire une identité entre le sens des mots employés par le locuteur et le sens exprimé par ce même locuteur<sup>3</sup>. Ces énonciations regroupent l'ensemble des phrases itérées généralement dans les contextes où les gens veulent dire quelque chose de très précis, tel que « Le papier est sur la table », ou encore « Ouvrez-moi la porte ! ». Les secondes sont définies au contraire par une divergence entre ce que les mots veulent dire et ce que le locuteur exprime. Ces énonciations peuvent survenir lors de l'utilisation de procédés comme l'ironie, ou dans l'expression poétique.

Pour illustrer notre propos, on pourrait comparer deux énonciations : la première, littérale, serait « Jean mange de façon malpropre », et la seconde, non-littérale, « Jean est un porc ». Cette comparaison permet de mettre en lumière le caractère non-

littéral de la seconde énonciation, puisqu'elle peut signifier deux états de fait distincts, selon l'interprétation : d'une part, elle peut signifier exactement ce que la première énonciation avançait, c'est-à-dire que Jean est malpropre lorsqu'il mange, ou d'autre part, lorsqu'interprétée littéralement, peut signifier que « Jean » est un nom attribué à un représentant de la famille des cochons domestiques. C'est la tension résultant de cette ambiguïté interprétative qui rend initialement possibles les énonciations non-littérales : sans cette ambiguïté, il n'y aurait qu'énonciations littérales.

Concluons provisoirement que la métaphore ne peut relever du discours littéral introduisant dans l'expression une convergence entre le sens des mots et le sens exprimé par le locuteur, mais relève plutôt du second cas : la métaphore, pour être, doit relever du discours non-littéral, ce qui introduit une ambiguïté dans l'interprétation de l'énoncé par l'auditeur et qui mène ce dernier à conclure que le sens des mots employés par le locuteur n'exprime pas directement le sens que le locuteur souhaite transmettre. Bref, le vécu de l'ambiguïté dans l'interprétation d'un discours fait déduire la présence d'une divergence entre le sens des mots et celui exprimé par le locuteur. C'est cette divergence qui rend possible la métaphore.

Ayant ainsi identifié le genre des énonciations pouvant devenir métaphoriques, soit celles non-littérales, on peut se demander comment émerge cette divergence. Or, Searle spécifie que le sens des mots est en soi stable, et ne varie que très peu<sup>4</sup>. Pensons simplement aux définitions contenues dans les dictionnaires. Ce serait plutôt l'utilisation des éléments linguistiques qui rend possible la divergence, nous dit Searle, entre le sens usuel des mots et leurs sens dérivés. Pourquoi et comment le locuteur provoque-t-il la divergence dans son utilisation des éléments linguistiques, ou, pour le dire autrement, pourquoi le locuteur tente-t-il de s'exprimer en utilisant des mots qui, a priori, n'expriment pas exactement sa pensée ? Searle ne pose pas cette question, mais prend la divergence comme un fait. Ce qui l'intéresse, c'est *comment* la divergence peut être *dépassée* par l'auditeur au moment de la compréhension. Cependant, cette compréhension ne peut s'opérer

que sous les balises de certains principes, qu'il entend identifier et expliquer<sup>5</sup>.

Cette précision quant à l'orientation du questionnement searléen constitue une base pour la compréhension de notre critique de la théorie de l'auteur : ce dernier se concentre premièrement sur le fonctionnement de l'énonciation métaphorique dans le but d'éclairer sa compréhension par l'auditeur, tandis qu'il nous apparaîtrait pertinent de comprendre les causes de l'utilisation d'un procédé de communication indirect (introduisant une divergence dans le discours, et provoquant l'ambiguïté). Nous soutenons ainsi que le fait d'écarter ce questionnement ne représente pour l'instant qu'un simple risque, mais la suite de notre développement mettra en lumière les conséquences de cette suspension (la transformation du risque en erreur). Bref, les réponses possibles à la question du « pourquoi ? » des métaphores, les raisons de leur existence sont pour l'instant recouvertes par la question du « comment ? » chez Searle. Notre tâche consistera donc à rester attentifs à l'éclaircissement qu'offrira Searle quant aux raisons de l'usage des métaphores, et de l'évaluer à la lumière des développements de sa théorie. En devançant ici notre propos, nous préparons le lecteur à la suite, qui, nous l'espérons, fera émerger les problèmes de la théorie searléenne, mais aussi les possibilités de leurs dépassements.

En glissant ainsi de ces considérations sémantiques, c'est-à-dire sur le sens des mots, à certaines qui relèvent davantage de la pragmatique, c'est-à-dire de l'usage de la langue par les locuteurs, Searle énonce que la compréhension des discours, dont l'éclaircissement est nécessaire pour comprendre le dépassement de la divergence qu'introduit caractéristiquement la métaphore, est en général fondée sur deux principes : une compréhension de la langue, d'un côté, et le partage entre le locuteur et l'auditeur de certaines connaissances d'« arrière-plan » de l'autre, où on peut reconnaître le partage de notions factuelles, tant contextuelles qu'existentielles<sup>6</sup>.

Cependant, bien que ces deux principes suffisent à la compréhension des discours littéraires, ils semblent insuffisants

pour opérer une exhaustive compréhension des énonciations non-littérales. En effet, la non-littéralité, qui introduit une division dans le comprendre (devant dès lors déterminer simultanément le sens des mots et l'intention du locuteur) rend nécessaire l'éclaircissement du dépassement de cette divergence dans l'énonciation (entre signification sémantique et locutrice)<sup>7</sup>.

Cette insuffisance deviendra explicite si, reprenant nos exemples, on tente successivement d'expliquer la compréhension de nos deux énonciations selon les principes évoqués. Sur la base de la compréhension du sens des mots et sur celle de connaissances contextuelles communes, un auditeur peut facilement comprendre l'énonciation « Jean mange de façon malpropre ». Mais comment l'auditeur peut-il comprendre la même chose, c'est-à-dire interpréter le même message, en entendant l'énonciation « Jean est un porc » ? Si on tente de l'expliquer sur la base de connaissances « d'arrière-plan », telles que la personnalité de Jean, ou l'habitat des cochons domestiques, ou encore sur la définition des mots, le lien entre les deux énonciations, bien qu'existant dans les faits, demeure obscur.

Pour exposer le fonctionnement des métaphores, il faudra ainsi mettre en lumière les conditions de possibilité du dépassement de la divergence, caractéristique du discours métaphorique, en vue d'expliquer comment un auditeur peut comprendre non pas seulement ce que les mots signifient, mais aussi ce que le locuteur veut réellement exprimer par l'utilisation de ce vocabulaire<sup>8</sup>. Notre questionnement directeur devient : comment peut-on expliquer le dépassement de cette divergence par l'auditeur qui comprend le sens de l'énoncé métaphorique ?

L'explication searléenne du fonctionnement de la métaphore est cohérente, comme nous le verrons au terme de la prochaine section. Elle vise principalement l'explicitation du sens de la métaphore, et aboutit dans la paraphrase. C'est le prolongement de cette explication dans une dimension évaluative, menant à une appréciation et une dépréciation des métaphores particulières, qui est problématique, mais nécessaire pour Searle. Nous réintroduirons alors dans une perspective critique le questionnement relatif aux

raisons qui poussent le locuteur à utiliser la métaphore, plutôt qu'un énoncé littéral pour neutraliser le problème en émergence.

La suite de notre texte consistera à suivre Searle dans son mouvement explicatif du fonctionnement des métaphores, puis à montrer comment sa compréhension du fonctionnement des énonciations métaphoriques provoque la nécessité d'une dimension évaluatrice. Nous soutiendrons dès lors que c'est l'insuffisance de sa compréhension des motifs qui poussent le locuteur à choisir la métaphore qui a mené Searle à constituer une matrice évaluative des métaphores, matrice problématique que nous entendons analyser dans le but de la critiquer en exposant la source de ses lacunes.

## *2.2. Exposition de la théorie explicative de la métaphore.*

### *Dépassement de la divergence par la formalisation.*

L'auteur, nous l'avons explicité dans la précédente section, cherche à éclairer un point précis au sujet des métaphores. Puisqu'elles sont caractérisées par une divergence entre le sens des mots et le sens que leur donne le locuteur (sens exprimé), et puisque la compréhension de la métaphore par le locuteur implique le dépassement de cette divergence, Searle détermine une structure formelle permettant ce dépassement et qu'il applique aux métaphores. Cette structure nécessite d'identifier au minimum trois variables : S, P, et R<sup>9</sup>. S renvoie au sujet de l'énonciation métaphorique, P est un prédicat ou un objet qui est mis en relation avec le sujet (S), et finalement R est un terme (absent de l'énonciation sous sa forme proférée, certes, mais) qui est tout de même signifié par le locuteur, de manière sous-entendue. R constitue alors le terme sur lequel la métaphore se base pour construire son sens, sens déterminé par la liaison entre S et P. Reprenant notre exemple, S renverrait à «Jean» et P renverrait à «Porc».

Ces variables sont ainsi réunies ensemble suivant le modèle formel<sup>10</sup> suivant : (2.2A) «S est P», qui évoque «S est R».

Il est essentiel de noter que la première partie de la formule est l'énonciation métaphorique proférée par le locuteur, et que

la deuxième partie représente ce que le locuteur veut réellement communiquer. Dans l'analyse d'une métaphore, il faut évidemment identifier ce à quoi les trois variables renvoient, mais aussi préciser ce que signifie «évoquer<sup>11</sup>». C'est la tâche principale de la recherche de Searle<sup>12</sup>, qui permet la construction de sa propre théorie d'explication des métaphores.

Si la formule 2.2A est valide, il ne nous reste donc qu'à préciser comment elle est articulée lors de la compréhension par l'auditeur pour donner solution au mystère évoqué lors de la mention du processus de dépassement de la divergence. Conséquemment, Searle utilise un procédé de construction de sa théorie qui commence avec l'adoption de la position de l'auditeur, qui entend une énonciation métaphorique, et à qui incombe la tâche de comprendre la métaphore.

Cependant, Searle expose initialement certaines observations générales: il doit y avoir *de facto* une ressemblance entre P et R, nécessaire pour que ces deux termes de la formule puissent entrer en relation avec S<sup>13</sup>. De plus, R (le terme explicitant la possibilité du lien S-P), tout en étant initialement indéterminé, ne peut demeurer dans cet état d'indétermination si la compréhension doit être réalisée: c'est ce que Searle exprime lorsqu'il écrit que «toute métaphore est restreinte<sup>14</sup>». On pourrait comprendre ici: «Toute métaphore doit vouloir dire quelque chose de déterminé».

Le point de départ de l'élan explicatif searléen est donc cette détermination de R, mais bien qu'elle soit fondée sur la formule 2.2A, la détermination de R ne peut s'effectuer sans aucune autre contrainte: l'explication de la métaphore ne sera donc pas seulement restreinte, mais systématique<sup>15</sup>. Cette opérationnalisation systématique de la compréhension de la métaphore entend l'éclairer, mais surtout l'analyser en termes d'étapes successives.

Ces observations générales servent de fondement à partir duquel Searle peut commencer sa propre analyse du processus de la compréhension d'une métaphore par un auditeur. L'auteur identifie trois étapes, qu'il appelle «inférences», auxquelles l'auditeur est confronté au moment de la détermination de R.

2.2.1. / La première inférence est la suivante : Si l'auditeur ne peut identifier l'énonciation en tant qu'elle est proprement métaphorique, alors il ne pourra pas la comprendre en tant que métaphore<sup>16</sup>. Cette étape consiste donc en l'identification de caractéristiques communes à la plupart des métaphores qui permettent de les reconnaître en tant que métaphores. Searle identifie le qualificatif général de «défectuosité<sup>17</sup>», attribué aux métaphores, qui peuvent prendre la forme de «la fausseté manifeste, l'absurdité sémantique, la violation de règles [du langage ou de la communication]<sup>18</sup>» pour permettre d'expliquer la possibilité de cette identification. Nous avons déjà préparé l'identification de cette étape dans la section précédente en parlant d'ambiguïté interprétative. En effet, si dans une situation donnée un auditeur entend «Jean est un porc», une incertitude peut émerger s'il ne souhaite pas comprendre qu'il est réellement question d'un cochon dans l'énonciation (surtout si le cochon est absent de la situation donnée) : l'auditeur peut ainsi comprendre au moins qu'il est en présence d'une métaphore.

2.2.2. / Une fois identifiée comme telle, la métaphore doit être interprétée. Cette interprétation doit systématiquement faire s'appliquer la formule 2.2A<sup>19</sup>, et déterminer en premier lieu quels peuvent être les termes qui prendraient la place de R dans l'équation. Searle appelle cette étape «calculer les valeurs possibles de R<sup>20</sup>». Cependant, cette détermination ne peut être effectuée sans aucun principe directeur : ainsi, Searle suggère de circonscrire les traits «saillants, bien connus et distinctifs de P<sup>21</sup>», et de déterminer lesquels de ces traits pourraient permettre de faire un lien entre S et P. Searle nous fait donc commencer par l'identification d'une certaine communauté de qualificatifs entre P et R, pour ne revenir qu'en un deuxième temps à S. À ce sujet, Searle identifie 8 stratégies principales possibles pour déterminer le lien entre P et R<sup>22</sup>.

Reprenons maintenant notre exemple : «Jean est un porc». L'identification des traits saillants des porcs devraient mener à l'identification de R, le terme sous-entendu dans l'énonciation de cette phrase. On déterminerait à cet effet des caractéristiques



morphologiques (la queue en tire-bouchon, leur nez en groin) ou comportementales (l'environnement préféré, les manières grossières lors de l'alimentation). Notons que ces traits saillants ne se limitent pas à un ensemble de faits avérés, mais peuvent relever de croyances. Cette étape génère donc une liste de termes possiblement liés à P qui aident dans un premier temps à établir des possibilités quant aux points de comparaison entre S (Jean) et P (les porcs).

2.2.3. / Finalement, après avoir déterminé les valeurs possibles de R par son lien avec P, Searle conclut sa démarche systématique en proposant de confronter cette liste de possibilités (qualifiant possiblement R) et de la réduire par un retour à la considération du sujet (S). Searle propose donc de « voir parmi les valeurs possibles déterminées de R celles qui pourraient constituer des propriétés “possibles” ou “vraisemblables” de S<sup>23</sup> ». Cette étape est le prolongement de l'étape précédente mais opère de manière opposée : on souhaite maintenant réduire la liste à un ensemble très limité de caractères possibles de R attribuables à P, mais surtout à S. On éliminerait sans doute ici la queue en tire-bouchon et plusieurs autres caractéristiques morphologiques pour se limiter aux possibilités de liens comportementaux.

Cette démarche en trois étapes (identification, détermination et restriction) élaborée depuis l'expérience explicitée de la compréhension d'une métaphore par un auditeur constitue la théorie explicative du fonctionnement de la métaphore par Searle.

D'autres exemples permettraient d'illustrer autrement cette démarche, notamment : « Richard est un ours mal-léché<sup>24</sup> ».

Étape 1 : Identification. Y-a-t-il présence d'une déféctuosité ? Si Richard est le nom d'un humain, par définition il ne peut pas littéralement être un ours. Nous avons donc validement identifié là une métaphore.

Étape 2 : Détermination systématique de R par P (“ours mal-léché”). Quels sont les traits bien connus des ours (mal-léchés) ? Leur hibernation, leur fourrure... (et précisément en tant que “mal-léchés”) : leurs possibles comportements asociaux, leur grossièreté, etc.

Étape 3 : Restriction des r(s) déterminés par P au moyen de S (Richard). Des valeurs possibles de R, quels r(s) représentent une propriété vraisemblable de Richard? Vraisemblablement pas qu'il dort tout l'hiver. On dirait cependant réalistement que Richard est grossier, solitaire, rustre... Ce sont donc ces valeurs possibles de R auxquelles l'auditeur prêterait préférence.

Maintenant que l'exercice d'explication de la compréhension des métaphores qui divise et analyse l'énonciation par les trois étapes a été effectuée, nous pouvons glisser vers la dimension évaluative de la théorie de Searle. En effet, les métaphores que nous avons mentionnées en exemple se prêtaient bien à l'exercice de la détermination de leurs sens (impliquant un dépassement de la divergence dans la compréhension), mais est-ce toujours le cas? Certaines métaphores ne résistent-elles pas à cette analyse formelle, et rendent difficile la détermination de R? Nous soutenons, comme Searle, que c'est le cas, et c'est cette résistance qui provoque la nécessité du prolongement de sa théorie dans une dimension appréciative ou évaluative des métaphores.

Cette évaluation suivra généralement le critère suivant : plus une métaphore se prête facilement à l'analyse de Searle, plus il sera tenté de dire qu'elle est bonne, et au contraire, plus elle offre une forte résistance, plus il la dépréciera. C'est ce que nous expliquerons dans la prochaine section, en soutenant que le critère d'appréciation searléen des métaphores leur est impropre : en effet, sans avoir déterminé au préalable les raisons contraignant le locuteur dans le terrain de l'énonciation métaphorique, Searle identifie la possibilité de l'explicitation du sens de ces énoncés comme critère général de leur appréciation, alors qu'il peut, nous le soutenons vivement, en être tout autrement.

### *2.3. Parachèvement nécessaire du mouvement explicatif searléen par l'introduction d'une matrice évaluative et sa problématisation.*

L'essence de la théorie de Searle repose sur le fait que toute métaphore a un sens déterminé qui peut être compris. C'est d'ailleurs le point central de sa théorie et son objectif, puisqu'elle

viser la compréhension par l'auditeur au moyen de la détermination de la variable R. De cette première thèse en découle une seconde, qui nous introduit à la dimension évaluative : les métaphores qui résistent au processus formel de détermination doivent être prises en charge. En effet, certaines métaphores sont particulièrement difficiles à comprendre, à interpréter : comment les manipuler ? C'est la réponse à cette question qui rendra nécessaire l'introduction d'une matrice évaluative dans le cadre de l'explication searléenne : l'auteur devra conclure que toute *bonne* métaphore peut être comprise, et toute métaphore ne pouvant être comprise est *mauvaise*. Finalement, puisque les bonnes métaphores sont déterminables, et donc qu'elles peuvent être comprises, toute bonne métaphore peut être aussi paraphrasée. Nous explorerons dans cette section la manière par laquelle Searle expose cet ensemble de considérations et soulèverons par la suite les problèmes qu'elle engendre, leurs causes et leurs solutions possibles.

### *2.3.1. Exposition et critique*

Searle laisse en effet croire que sa théorie devrait permettre à l'auditeur de comprendre l'*intention* du locuteur au moment de l'expression de l'énoncé métaphorique, ce qui peut très bien être compris à partir de la lecture de certains passages<sup>25</sup>. Searle prétend donc que le locuteur, en voulant dire plus que ce qu'il dit effectivement lors de la profération d'un énoncé donné, et donc en usant des mécanismes métaphoriques, sait très bien ce qu'il veut dire. Ainsi, ce qui vise à être exprimé par le locuteur, étant reconnu par Searle comme déterminé, peut être effectivement saisi par l'auditeur au moyen de la théorie de Searle<sup>26</sup>.

La meilleure manière de démontrer cette saisie de l'intention du locuteur, c'est la formulation post-analyse d'un paraphrasement de la métaphore, dans laquelle on remplace l'énoncé métaphorique par un équivalent directement tiré du sens littéral caché dans la métaphore. Par exemple : à partir de la métaphore « Richard est un ours mal-léché », on paraphraserait : « Richard est grossier ». Notre propre exemple, tiré de la première section du texte, permet

d'appliquer cette méthode de paraphrasement : « Jean est un porc » devient « Jean mange de façon malpropre ». La question qui peut émerger à ce point est la suivante, et elle représente un problème de taille pour la théorie de Searle : si toute bonne métaphore peut ainsi subir le processus du paraphrasement, pourquoi les métaphores existent-elles ? Si toute métaphore est paraphrasable, et si la paraphrase transmet plus précisément ce que le locuteur souhaite exprimer, pourquoi utiliser des métaphores ? Cette question fait émerger un premier problème relatif à la théorie de Searle, que l'on pourrait appeler « la crise de la pertinence ». L'auteur note cependant que quelque chose est perdu lors du paraphrasement, mais la nature de l'élément perdu demeure indéterminée, ou n'est tout du moins pas abordée dans l'analyse<sup>27</sup>.

Plus loin dans le texte, Searle revient sur le problème de la paraphrase<sup>28</sup> et conclut de la manière suivante : peut-on paraphraser toutes les métaphores ? Il répond positivement, « sans aucun doute<sup>29</sup> », mais seulement si paraphraser signifie « trouver ou inventer une expression qui exprime *exactement* le sens métaphorique [de la phrase énoncée]<sup>30</sup> », mais négativement si paraphraser signifie « livrer des procédures exactes pour exprimer littéralement tout ce que nous voulons exprimer<sup>31</sup> ». Bref, si paraphraser implique de déterminer exactement le sens qui est visé par la métaphore, Searle répond « oui ». Or, si paraphraser implique d'être en mesure de trouver une recette qui permette d'expliquer toute formulation métaphorique dans toute langue, Searle répond « non ».

Cette distinction semble opérée par Searle pour protéger sa théorie des critiques qui n'auraient pas saisi la nature de son exercice. En effet, Searle montre clairement qu'il ne prétend pas dans son texte avoir donné l'unique et ultime explication permettant l'interprétation des énoncés métaphorique<sup>32</sup>, mais il prétend tout de même que celle qu'il a construite permet d'explicitier exactement le sens (déterminable selon lui) des métaphores.

D'ailleurs, Searle conclut son texte sur cette idée : « Le pouvoir excessif qui [caractérise] les bonnes métaphores dépend [du fait

que l'] auditeur doit découvrir ce que le locuteur veut dire [...]»<sup>33</sup>. Ainsi, selon Searle, une bonne métaphore est une métaphore bien comprise, c'est-à-dire dont le sens est clairement et précisément déterminé. Mais toutes les métaphores sont-elles de bonnes métaphores, selon Searle ?

Il semble qu'il faille à ce point, pour apprécier l'efficacité de la théorie de Searle dans son ensemble, expliciter les implications relatives aux métaphores que Searle qualifierait de «mauvaises». Quels seraient donc les critères de l'appréciabilité des métaphores selon Searle ? Searle répondrait : une bonne métaphore étant une métaphore dont le sens est déterminable, elle est conséquemment paraphrasable. En opposition, une mauvaise métaphore en serait une dont le sens est soit difficilement déterminable, soit totalement indéterminable. Précisons que l'indéterminabilité (relative ou absolue) mentionnée est celle tirée du point de vue searléen : elle est constituée lors de l'interprétation de l'énonciation métaphorique par l'auditeur, et non inhérente à la métaphore elle-même, sans quoi on violerait le principe de Searle de la déterminabilité a priori de toute métaphore. Une mauvaise métaphore est donc celle où la détermination du sens par l'auditeur est impossible.

Searle discutera d'exemples de métaphores qui, au contraire de celles considérées bonnes, sont difficiles à interpréter, c'est-à-dire dont l'intention du locuteur est possiblement si large qu'elles peuvent vouloir dire «une foule de choses<sup>34</sup>». Voici l'exemple par excellence qu'il cite : «Juliette est le soleil<sup>35</sup>». En toute cohérence, on doit identifier que ces métaphores sont, selon Searle, moins bonnes que les métaphores dites claires, c'est-à-dire dont le sens peut être déterminé par l'auditeur<sup>36</sup>. L'auteur proposera ainsi que ces mauvaises métaphores, étant très ouvertes, sont difficilement paraphrasables. Il base cette argumentation sur deux principes.

Le premier principe est la *symétrie* entre l'énonciation métaphorique et la paraphrase. Searle explique que si la paraphrase est médiocre par son incapacité à rendre compte du sens fondamental en comparaison de la métaphore, c'est que la métaphore est elle-même médiocre, et qu'il ne faut pas rendre l'analyste responsable

de cette médiocrité, puisqu'elle ne résulte finalement pas de l'analyse elle-même, mais est constituée à partir de la métaphore en premier lieu<sup>37</sup>. Ce principe garantit la possibilité de la détermination interne de la métaphore (tout auteur de métaphore sait ce qu'il veut dire) mais blâme la généralité de la métaphore elle-même : si une métaphore est générale, elle est tout de même déterminée, mais difficile à interpréter. À quoi devons-nous cette généralité ? Cette question nous force à aborder le second principe.

Ce second principe est celui de la « *surutilisation* » de la métaphore. Searle y explique que les métaphores jugées mauvaises, c'est-à-dire très ouvertes en leur sens, sont *mortes*, mais intéressantes pour lui puisque bien qu'elles soient mauvaises et mortes, leur mort (la difficulté, voire l'impossibilité relative à la détermination de leur sens *exact*) serait une conséquence de leur réitération successive : il deviendrait dès lors impossible de déterminer avec exactitude leur sens<sup>38</sup>.

Searle a bien observé le fait que les métaphores qui ont une portée significative large sont celles qui ont été réitérées<sup>39</sup>, mais en fonction du présupposé qui guide son analyse des métaphores, et conséquemment, à partir du principe qui guide son appréciation de ces figures stylistiques, Searle conclut que les métaphores qui sont trop ouvertes en leur sens le sont parce qu'elles sont surutilisées, et qu'elles deviennent, à cause de cette surutilisation, inintelligibles ou ininterprétables. L'inintelligibilité serait donc la cause de l'impossibilité de la paraphrase, forçant Searle à les déprécier et les qualifier de « mortes ».

Cependant, on pourrait constater ici l'esquisse d'un paradoxe : si les métaphores ouvertes sont inadéquates pour transmettre un contenu de sens, pourquoi seraient-elles celles qui sont préférées lors de la réitération ? Cette question résume la formulation du second problème général de la théorie de Searle : en se demandant comment les métaphores fonctionnent, et en élaborant une théorie explicative formelle, les métaphores ouvertes, résistant à la détermination de R, furent simplement écartées dans une catégorie dépréciée. Or, cette dépréciation du point de vue de l'analyse searléenne va à l'encontre du phénomène général

constaté par leur réitération : on voudrait ainsi conclure, contrairement à Searle, que les meilleures métaphores sont celles qui sont réutilisées, alors que l'auteur les dénigre comme les moins bonnes. Cette situation résume notre second problème, que nous pourrions appeler « le paradoxe évaluatif » de la théorie de Searle.

Ce sont ainsi les deux problèmes susmentionnés qui nous mènent à critiquer la théorie de Searle : cette théorie du fonctionnement des métaphores, bien que cohérente dans son ensemble, pour être acceptée nous mène à accepter simultanément deux thèses dont les conséquences ne sont pas négligeables : les meilleures métaphores risquent de devenir inutiles, et les moins bonnes sont les plus mobilisées. Devrait-on donc conclure que celui ou celle qui énonce une métaphore ne la mobilise que pour rendre la communication difficile ? Ou les métaphores ont-elles quelque pouvoir communicationnel caché qu'il nous appartient de mettre au jour ?

### *3. Conclusion. Hypothèse originale et solutionnement des problèmes introduits par la théorie de Searle.*

Notre exposition de l'explication des métaphores par Searle nous a menés à identifier trois grands problèmes avec sa théorie : la crise de la pertinence des métaphores dites « bonnes » et le paradoxe évaluatif des métaphores dites « mauvaises », le troisième problème étant le risque évoqué et soulevé de la mise en suspension des causes de la génération des métaphores par les locuteurs, ou pour le dire autrement, les raisons de leur existence. Notre effort pour répondre à la théorie de Searle nécessite de prendre nos distances avec ses axiomes pour voir dans quelle mesure son analyse doit être conservée, et dans quelle mesure elle doit être rejetée. Cette prise de distance s'exprimera initialement avec la formulation d'une hypothèse de base, qui mobilise une réponse possible quant à l'interrogation ignorée par Searle : pourquoi les locuteurs formulent-ils des métaphores ? Notre hypothèse de travail sera conséquemment la suivante : n'est-il pas possible que la métaphore soit utilisée lorsque le locuteur souhaite exprimer davantage que ce qu'il peut formuler littéralement ?

Les conséquences de cette hypothèse sont les suivantes : premièrement, il faut pouvoir soutenir la possibilité que le principe de Searle selon lequel le sens de toute métaphore est déterminée dans l'esprit du locuteur doit être rejeté, non pas toujours mais minimalement dans certains cas. Deuxièmement, il faut voir si cette suspension temporaire permet d'élucider les problèmes soulevés plus tôt, c'est-à-dire l'inutilité des métaphores paraphrasables et le paradoxe des mauvaises métaphores. On peut certainement faire l'expérience de ce raisonnement et le suivre jusqu'à ses conclusions.

En effet, si le locuteur, au moment de la construction de l'énoncé métaphorique, tient seulement comme partiellement déterminé le sens qu'il souhaite transmettre, il apparaît cohérent qu'il ne puisse s'exprimer littéralement, puisque le sens des mots qu'il utiliserait ne peut transmettre sa pensée. C'est donc dans ces cas que la métaphore devient la voie privilégiée pour l'expression : lorsque les mots nous font défaut. Conséquemment, les cas où les métaphores seraient les meilleures seraient les cas où l'énonciation littérale est impuissante, et la paraphrase impossible. Cette explication permettrait de répondre à tous les problèmes soulevés précédemment : par exemple, Roméo souhaitant exprimer le sentiment infini d'amour qu'il ressent pour Juliette, le fait qu'elle semble éclairer sa vie, qu'elle suscite en lui une passion indescriptible, les situations de ce genre nécessiteraient une énonciation telle que « Juliette est le soleil ». Bien que très ouverte, cette métaphore permet tout de même d'exprimer, c'est-à-dire de transmettre, un sentiment vécu que le pouvoir communicatif ordinaire des mots ne peut exprimer.

Ces considérations nous mènent à renverser le contenu de la matrice évaluative de Searle. En effet, bien que les métaphores déterminables soient les plus aptes à exprimer l'exprimable, et étant de manière cohérente les meilleures selon cette aptitude confirmée par la paraphrase, elle sont aussi cependant effectivement les moins bonnes, puisque les métaphores ouvertes deviennent en retour les meilleures pour remplir leur fonction essentielle : exprimer l'inexprimable, et dans leur tentative de transmettre un sens déterminé, échouer avec grâce, puisqu'elles doivent aussi toujours



transmettre ce fait irréductible et indéniable de la communication humaine, sa limitation. Dans le même esprit, nous concluons que si la théorie de Searle excelle à expliquer le fonctionnement de la compréhension des métaphores déterminées, son évaluation des énonciations métaphoriques doit s'y limiter. Cette limitation permettrait la neutralisation du paradoxe, puisque les métaphores ouvertes étant maintenant les meilleures, il est cohérent de concevoir leur réitération, et le fait que les métaphores déterminées soient inutiles n'est plus problématique et dans cet élan, la question de la raison qui pousse le locuteur à utiliser les métaphores a trouvé réponse.

- 
1. John Searle, «La métaphore» dans *Sens et expression*, Paris, Éditions de Minuit, 1982, p. 121-166
  2. *Ibid.*, p. 121.
  3. *Ibid.*, p. 124 et 130.
  4. *Ibid.*, p. 122-123.
  5. *Ibid.*, p. 123.
  6. *Ibid.*, p. 125.
  7. *Ibid.*, p. 127.
  8. *Ibid.*, p. 127-128. Dans ces passages, Searle explique que la manière d'exprimer ce que le locuteur voulait réellement dire par sa métaphore, qui reflète possiblement la compréhension de l'auditeur, s'opère par la construction d'une paraphrase, c'est-à-dire une transformation littérale de l'énonciation métaphorique. Bien que ces paraphrases ne soient pas toujours possibles (cf. p 129), et qu'elles font «perdre» quelque chose à la métaphore, elle donne l'accès au sens réel de la métaphore lorsqu'elle est possible. Nous reviendrons sur ce sentiment de perte (p. 128) dans la section critique.
  9. *Ibid.*, p. 130.
  10. *Ibid.*, p. 151.
  11. Ce verbe, qui caractérise l'action du locuteur lors de l'énonciation de la métaphore, est le terme déformalisé et positif (dans le sens d'actif) qui remplacera le terme «diverger», utilisé lors de l'introduction formelle du problème.
  12. John Searle, *op. cit.*, p. 131.
  13. *Ibid.*, p. 152.
  14. *Ibid.*

15. *Ibid.*
16. *Ibid.*, p. 153.
17. *Ibid.*
18. *Ibid.*
19. Searle identifie dans le texte des variations possibles de cette formule, mais 2.2A est réellement la formule de base qui guide son analyse.
20. John Searle, *op. cit.*, p. 154.
21. *Ibid.*
22. *Ibid.*, p. 156-160. Searle précise que sa liste de stratégies est non-exhaustive, mais un effort général essentiel. Nous ne les énumérerons pas, puisque le lecteur curieux pourra aller les consulter directement dans le texte.
23. *Ibid.*, p. 154.
24. John Searle, *op.cit.*, p. 135.
25. *Ibid.*, p. 122-123 : « à proprement parler, quand on parle du sens métaphorique [d'un énoncé] on parle de ce qu'un locuteur pourrait vouloir dire [...] des intentions possibles du locuteur » puis en p. 123 : « Le sens métaphorique est toujours le sens de l'énonciation du locuteur » mais plus tard, même page : « il doit y avoir des principes qui [permettent au locuteur] de vouloir dire plus, [...] ces principes doivent être connus de l'auditeur, puisque [ce sont ces principes] qui lui permet[tent] de comprendre ce que le locuteur a voulu dire. »
26. *Ibid.* p. 123 et 152.
27. *Ibid.*, p. 128.
28. Puisque le texte de Searle mobilise effectivement des exemples de métaphores qui résistent à la paraphrase, telle : « Juliette est un soleil. »
29. John Searle, *op. cit.*, p. 163.
30. *Ibid.*
31. *Ibid.*
32. *Ibid.*, p. 161.
33. *Ibid.*, p. 163-166.
34. *Ibid.*, p. 129.
35. *Ibid.*
36. D'ailleurs, le passage ciblé ici à la p. 129 est si chargé en mots connotés négativement que ce caractère moins bon des métaphores très ouvertes devient, lors de l'interprétation, presque inévitable.
37. John Searle, *op. cit.*, p.129.
38. *Ibid.*
39. *Ibid.*